

Décès d'Abraham Nejszaten, ancien commandant de bataillon de l'Armée belge des Partisans

Personne ne connaissait son vrai prénom. A Anvers, ville de son enfance, il était appelé "Neychi", à Bruxelles, il était connu sous le prénom de Marcel qu'il avait porté dans le cadre de la Résistance et, dans le Brabant wallon, il s'appelait Arthur – un autre nom de guerre –, prénom qui fut imprimé sur sa carte d'identité lorsqu'il habitait à Nil-St-Vincent.

Lui (mon père), ma mère, deux oncles et une tante, donc cinq membres de la famille, ont fait partie des Partisans armés. Un film récent, "L'Armée du crime", décrit la communauté juive à Paris et les actions d'un groupe de résistants armés comprenant de nombreux Juifs, le groupe Manouchian. A une projection du film au cinéma Churchill à Liège, en présence de nombreux étudiants en histoire, le professeur d'histoire de l'Université de Liège ne dit pas un mot sur le fait qu'à Bruxelles et à Anvers surtout, aussi à Liège et à Charleroi, la communauté juive avait fourni environ 150 partisans armés et plusieurs centaines de résistants civils !

Reprenons quelques extraits de la biographie d'A. Nejszaten publiée dans "Partisans armés juifs: 38 témoignages"¹.

M.N.

Je suis né en 1921, à Scierpe, en Pologne, à cent kilomètres de Varsovie. Nous étions une famille de trois enfants. Szmul était mon frère aîné de onze ans et Blima ma soeur aînée de neuf ans. La misère nous poussait à émigrer.

Nous sommes arrivés à Anvers en 1926, mon père devint représentant en matières grasses végétales qui servaient à la cuisine casher (rituelle) des Juifs religieux. Ma soeur Blima trouva une place d'apprentie couturière et mon frère Szmul, de son côté, travailla comme apprenti mécanicien dentiste.

Mon frère et ma soeur étaient révoltés par leur vie misérable et militaient activement au sein d'organisations communistes. Bientôt, ma soeur se lia à Michel Lando qui avait fui la Pologne à cause de ses activités politiques et qui vivait clandestinement en Belgique. À l'époque, les réfugiés politiques n'obtenaient quasiment jamais de papiers d'identité car ils avaient besoin des signatures de... leur ambassade!

J'ai fréquenté les organisations de jeunes les plus réactionnaires et les plus pieuses jusqu'aux plus progressistes. Je m'orientais peu à peu vers le communisme. Ma lutte intérieure la plus âpre fut menée contre la religion. Je pesais le pour et le contre. Alors, en toute logique, j'ai adhéré à l'âge de quinze ans, en 1936, à une organisation de masse, le J.A.S.K. (club sportif ouvrier juif) qui faisait partie de la Fédération ouvrière sportive de tendance socialiste. Je fus surpris de voir de près ceux qui, ne croyant pas en Dieu, avaient le noble idéal d'améliorer la condition humaine et j'ai toujours gardé un profond respect pour eux.

J'étais impressionné de découvrir que des hommes sans religion pouvaient prendre un engagement [antifasciste] en Pologne et le tenir en Espagne au péril de leur vie. Les volontaires de la guerre d'Espagne partis combattre le fascisme n'étaient pas des aventuriers, mais des hommes conscients, résolus à combattre l'ennemi commun des peuples: le Capital.

[Sous l'occupation allemande, le J.A.S.K. fut dissous]. Mes premières véritables actions antifascistes se limitaient à des chaulages de mots d'ordre sur les murs et à des jets de tracts dans des concentrations de gens.

Une tendance favorable au déclenchement de la lutte armée apparaissait dans divers milieux et prenait consistance. J'avais remarqué que mon frère, à Bruxelles, était de ceux qui encourageaient le Parti à entrer dans cette voie. Avec d'autres camarades, j'ai insisté et enfin, les premiers pas furent franchis à Anvers. Je choisis comme compagnons Adí Rosenberg qui jusqu'alors était chargé, avec un groupe d'antifascistes allemands, de l'agitation antinazie parmi les militaires allemands, et Emile Glaz avec qui j'avais chaulé et dont j'avais apprécié le courage.

Mais il fallait regarder la situation bien en face. Comme nous n'avions pas été admis dans l'armée belge, nous ignorions tout du maniement des armes et des explosifs.

¹ Le livre est encore disponible; téléphoner au 04/3366017.

Un jour, on me confia l'accomplissement d'une première action à main armée: prendre de l'argent chez un homme riche. Avec l'argent, on achèterait les armes indispensables pour chasser les fascistes, me confia-t-on. Armés d'une matraque et d'un revolver 6,35 mm sans balle, nous nous sommes introduits tous les trois chez un gros commerçant. Nous sommes tombés sur le diamantaire et je l'ai tenu en respect avec le revolver sans balle; nous avons réquisitionné environ vingt mille francs. Quoiqu'il en soit, notre coup avait réussi et la somme fut remise intégralement à la Résistance. Mais quelques jours plus tard, on m'annonça que nous avions laissé des empreintes [et nous sommes partis à Bruxelles].

Nous n'avions pour seule expérience que la prise d'argent à Anvers, alors que les résistants de Bruxelles étaient chevronnés dans le sabotage. C'est logiquement que mon frère fut désigné chef de détachement avec Émile et moi, sous ses ordres.

Il fallut d'abord s'habituer à la vie quotidienne d'un résistant actif. Mon frère me remit un revolver et quatorze balles, dont j'appris le maniement et l'entretien. Un appartement clandestin, dans la rue Victor Hugo, fut loué.

Nos coups visaient les fascistes belges qui étaient détestés par la population et qui avaient l'avantage d'être plus accessibles que les Allemands. Au début, nous nous contentions de faire sauter les maisons privées des fascistes ou les bâtiments officiels. Ma première action fut de déposer des explosifs contre un bureau de recrutement forcé d'ouvriers au coin de l'avenue des Arts et de la rue Belliard. Elle réussit aisément; elle fut la première d'une longue série. Le système de bombes à retardement et des explosifs ne convenait pas bien parce que toute la rue en subissait les conséquences. Les fenêtres éclataient partout, des innocents étaient parfois blessés, les dégâts matériels dépassaient la seule maison visée, etc. On a alors entouré la bombe de sacs de sable pour qu'elle atteigne uniquement son objectif.

Fin 1942, notre détachement se spécialisa dans l'exécution par balles. Comme nous n'étions pas issus d'un milieu de tueurs, tirer sur un homme était une véritable épreuve. Ma première exécution par balle est encore fraîche dans mes souvenirs. C'était en 1942, le jour anniversaire de la Révolution d'octobre 1917. Sans exagérer, nous étions une dizaine à pénétrer dans la maison de la cible. À l'extérieur, de nombreux résistants assuraient la couverture. Je gardais la porte. Émile, Georges Livschitz, Bemci (un ancien combattant d'Espagne) et un quatrième ont entouré le fasciste pour l'abattre. Celui-ci les suppliait de le laisser en vie, au moins pour ses enfants. Émile leva son arme et appuya sur la gâchette, mais rien ne partit; alors Bemci tira un coup de feu qui tua le fasciste et on vida rapidement les lieux.

Toute la nuit, nous avons été préoccupés par cette exécution. Pour durcir notre caractère, nous nous sommes rappelé les souffrances subies par nos camarades tombés aux mains de la Gestapo. Le lendemain, en se retrouvant au bois pour l'entraînement, chacun a avoué avoir passé une nuit pénible et chacun a annoncé qu'il était prêt à poursuivre les exécutions. Nous étions convaincus que ce traitement infligé aux fascistes freinerait leur prolifération. Et les exécutions par balles se sont succédé.

Vers novembre 1942, nous avons reçu la directive de dynamiter des poteaux électriques alimentant les tramways.

Fin 42, les dirigeants des Partisans Armés estimèrent qu'il était opportun de récupérer des armes sur des militaires allemands. Nous nous intéressions surtout aux revolvers qui étaient plus rares: nous avons utilisé des revolvers FN dont l'acier était blanc, non trempé, et qui après deux ou trois coups de feu se gonflaient et se bloquaient.

Les officiers et sous-officiers allemands furent bientôt l'objet de toute notre attention.

Notre première action de ce genre eut lieu Porte de Hal où l'Allemand fut facilement désarmé. Si le militaire ne se laissait pas désarmer, il était alors abattu².

Beaucoup de gens, dans le feu même de nos actions, nous ont encouragés et soutenus. Par exemple, tout le personnel d'un hôpital contribua à l'évasion d'un camarade qui y était soigné sous étroite surveillance. Les dénonciations de Partisans Armés étaient fort rares alors que certains, comme moi, provenaient d'une autre région du pays et logeaient dans un quartier inconnu où les habitants décelaient rapidement nos habitudes, notre vie irrégulière.

De nouveaux membres affluaient. Le stade de l'amateurisme commençait à être surmonté vers le printemps 1943, en ce qui concerne certaines compagnies en tout cas.

² Nous avons également abattu des gradés allemands en représailles d'exécutions d'otages.

Michel, mon beau-frère, fut filé après une action et bientôt arrêté avec ma sœur Blima le 18 juin. Lui, fut amené à Breendonk et elle, à la prison de St-Gilles. Jospa, un des responsables de la Résistance civile était enfermé à Breendonk au même moment. Il me raconta plus tard comment Michel a été torturé: pendu par les pieds, la tête en bas jusqu'à ce que ses mains soient remplies de caillots de sang. Avant d'être fusillé, Michel remit à Jospa le peu qu'il possédait, notamment ses pantoufles.

Blima fut déportée à Ravensbrück et, supportant toutes les privations, elle revint à la fin de la guerre.

Il semblerait que, vers la mi-43, la direction de la Résistance orienta la lutte antifasciste contre les dénonciateurs plutôt que contre les officiers allemands. Peut-être que la répression était trop lourde, peut-être que la population belge désirait avant tout régler le compte des brebis galeuses. En tout cas, la chasse aux dénonciateurs fit rage.

À proximité de notre logis, ma compagne Sura m'envoya à la teinturerie chercher une robe qu'elle y avait déposée. Plus loin dans la rue, à un croisement, j'aperçus notre maison où je distinguais du remue-ménage; je me suis avancé et on me prévint que la Gestapo y opérait une rafle. Tous les locataires furent embarqués dans des voitures et seule Sura fut encadrée par la Gestapo. Mes parents y logeaient provisoirement. Comme l'appartement était truffé d'armes, j'imaginai facilement la succession des événements. Ma mère et Sura furent mises au secret à la prison de St-Gilles et mon père fut conduit à Breendonk. On ne retrouva plus trace de lui de son vivant; d'après les constats, il fut battu et fusillé ensuite; vraisemblablement, il fut battu à mort le premier jour de son arrestation, d'après l'autopsie de son corps faite, à la Libération.

Selon les récits des prisonniers, ma mère se comporta courageusement et tint tête aux Allemands. Elle refusait de manger la nourriture qui n'était pas conforme à la religion juive, elle soignait la prisonnière avec qui elle partageait la cellule, elle se dévouait pour que la vie en captivité soit supportable. C'était une vraie mère. Elle fut incarcérée pendant sept mois à St-Gilles avant d'être déportée à Auschwitz d'où elle ne revint pas.

Quant à Sura, ramassée avec des armes, elle n'avait pas d'espoir d'échapper aux plus lourdes peines; pendant une longue période, elle fut isolée et battue par la Gestapo qui ne lui extirpa ni une adresse ni un nom. Elle fut déportée à Ravensbrück et eut la vie sauve.

Avant d'entamer le récit de ma nouvelle «carrière», il me faut aborder brièvement des événements apparemment extérieurs qui influencèrent mon destin. Je fais allusion à l'arrestation en juillet 1943 des principaux dirigeants du Parti Communiste et des Partisans Armés. La nouvelle direction qui prit les rênes de la lutte armée modifia sensiblement divers aspects de la tactique.

Soi-disant pour centraliser, les voitures qui nous étaient tellement indispensables nous furent retirées. Or, au rythme moyen d'une action par semaine, nous avions absolument besoin de les avoir rapidement à notre disposition. Des nominations de responsables furent faites sans la moindre consultation et la priorité fut donnée à des éléments faibles ou carriéristes. Plus nuisible encore et grave de conséquences, on nous demanda, à nous qui étions recherchés activement par la Gestapo, de fournir notre biographie avec photo!

[La situation se dégrade, des critiques sont émises].

Fin mars 1944, je fus muté au Brabant wallon avec le grade de commandant de bataillon.

Les Soviétiques [de notre groupe] suscitèrent mon admiration par leur sang-froid et leur maîtrise dans la lutte. L'action de Perwez fut remarquablement conduite et à mon avis, sort du commun. Nous avons arrêté un train plein de marchandises pour l'armée. Les Soviétiques ont détaché la locomotive, l'ont amenée plus loin et l'ont abandonnée en sautant en marche. Elle s'avança, prit de la vitesse et alla percuter les wagons dans un grand vacarme.

[Malheureusement, les craintes que nous avons communiquées à la direction se vérifient et une vingtaine de PA sont arrêtés à Bruxelles et dans le Brabant wallon. La Gestapo m'arrête.] Plutôt être abattu qu'être pris vivant; je me suis violemment détaché d'eux et j'ai couru comme un forcené. La première balle me frôla, le seconde aussi, mais la troisième m'atteignit au genou et je me suis écroulé.

«Le Soir» et «Le Nouveau Journal» du 19 avril 1944 publièrent cet avis:

«*Arrestation d'un groupe de terroristes.* L'Autorité allemande communique: Les services de la Sûreté allemande sont parvenus à arrêter un groupe de terroristes dans la province de Brabant.

Le chef de la bande était juif. Des prisonniers de guerre évadés et deux femmes servant de courriers, ainsi que plusieurs étrangers dont un Juif, faisaient partie de son groupe. Il s'agit presque exclusivement de communistes ou d'éléments sympathisant avec eux.

Une partie du groupe se mit sur la défensive à l'aide d'armes à feu et de grenades lors de l'arrestation. Au cours du combat, un des bandits fut tué, un autre gravement blessé. Des explosifs et des armes à feu furent saisis.

Grâce à cette opération couronnée de succès, neuf crimes graves ont été maintenant élucidés, parmi lesquels plusieurs vols à main armée, l'assassinat du couple rexiste P. à Wavre et l'assassinat du Belge G. à Jodoigne.»

Les rescapés de la "razzia" de Bruxelles, ne sachant d'où provenaient les fuites, se montrèrent méfiants envers tout contact avec le "haut". La direction les accusa de "dissidence" et Szmul, le frère de Neychi, qui était le principal responsable en fonction, a été en plus accusé de "banditisme". Ces accusations signifiaient la peine de mort, selon le code de la résistance. Des événements troubles s'ensuivirent jusqu'en septembre 44 quand le groupe fut réintégré – mais non réhabilité – dans les P.A.

M.N.

[Passage à Breendonk et puis, déportation dans le camp de Buchenwald, le 6 mai 1944].

Alors que la Gestapo savait que j'étais de nationalité polonaise et que je portais les prénoms d'Abraham et de Michel, je reçus d'emblée dans mon bloc le seul prénom de Michel et la nationalité belge. J'évitais ainsi d'être expédié dans le bloc réservé aux Juifs qui étaient exterminés rapidement. Ce premier fait donne déjà un aperçu de l'extraordinaire organisation des prisonniers du camp de Buchenwald.

Un journal d'origine belge paru trois semaines plus tôt me parvint je ne sais plus comment. Dans ce journal, il était annoncé que Carreau [Kutnowski] et nous autres avions été fusillés! L'avis de notre décès était déjà imprimé depuis trois semaines!

Je sollicitai l'appui du chef infirmier. «Je suis impuissant, me répondit-il, au-dessus de moi, il y a le kapo³, le chef de l'hôpital». Dès le lendemain, cependant, le «miracle» se réalisa. Le kapo de l'hôpital me manda. Dans la salle de bain, il me mit en garde contre les risques que nous prenions. Le 22 juillet, Carreau fut pendu; il rejoignit ainsi les rangs innombrables des martyrs.

Finalement, le kapo de l'hôpital me recueillit et m'attribua le nom d'un Flamand décédé de mon âge, Ernest Vanmassen, dont j'appris par coeur le pedigree. Le 10 août, un cadavre de l'infirmerie fut inscrit dans le registre sous le nom de Michel Nejszaten. J'échappais au poteau d'exécution!

Plus tard, le camp fut évacué. Nous avons marché pendant trois ou quatre jours. Par bonheur, les gardiens qui trottaient la nuit et nous surveillaient le jour disparaissaient peu à peu dans la nature, soit qu'ils désertaient, soit qu'ils étaient épuisés. Le cinquième jour, il ne restait qu'un seul gardien pour notre colonne. [Je me suis échappé avec deux jeunes Français. Nous étions sauvés.]

Après la guerre, Neychi, fidèle à un engagement qu'il avait pris pendant sa captivité, s'occupa des jeunes de Nil-St-Vincent, village où son arrestation avait eu lieu. Sportif passionné, handicapé par sa blessure au genou, il pratiqua peu lui-même et créa un club de volley-ball inspiré par un esprit "internationaliste" (échanges avec des équipes tchécoslovaque, française, allemande) et privilégiant le fair play. C'est aussi dans ce village qu'il est venu habiter dans les années 60.

Il a fallu attendre la fin des années 70 pour qu'il ressente la nécessité de raconter son parcours dans la résistance et qu'il enregistre ses souvenirs. Il reprit ensuite un combat – en partie inachevé – pour faire connaître le vrai rôle des partisans juifs et, notamment réhabiliter son frère et ses camarades de combat qui avaient été plongés dans l'affaire dite de la "dissidence".

M.N.

³ Kapo: prisonnier ayant une fonction de chef. Certains étaient désignés par la résistance, d'autres collaboraient avec les nazis.